

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon. UN AN FR. 10
Paris et Départements. 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6, place des Terreaux, 6,
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que vire est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
Lyon. UN AN FR. 10
Paris et Départements. 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX MOIS sans frais
dans tous les bureaux de poste

LES ANNONCES ET RECLAMES
sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14 rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LES IMPERTINENCES DE LA DUCHESSE D'UZES

LE GRAND PRIX DE PARIS -- LE Baigneur pour RIRE

Tirage justifié
53,000 EXEMP.

ÉDITIONS DE LA "BAVARDE"

1^{re} édition — Paris.
2^e — — Lyon et la région.
3^e — — Marseille et le midi.
4^e — — Nancy et l'Est.
5^e — — Bordeaux, Havre et Ouest.
6^e — — Belgique.

La Bavarde, est en vente, le jeudi à
Paris et Lyon, le vendredi en province
et en Belgique.

LE
GRAND PRIX DE PARIS

Frontin for ever! La France a vaincu l'Angleterre sur un champ de course. Les journaux répètent cela depuis quatre jours. On aborde les Anglais avec un petit air supérieur. On se fêche pas mal de leurs gigantesques préparatifs, de leur imposante marine, de leurs prétentions outrées sur les colonies. Frontin a battu Saint-Blaise. Ce Saint-Blaise aussi était chocolat et jaune; quel mauvais goût! Il s'était habillé en cocu, il a été vaincu; ça rime.

Nous sommes un peu des grands dadas. Attacher une importance nationale au succès d'un cheval, et faire dépendre, durant cinq minutes, le sort d'un grand pays de la façon dont un jockey serrera les flancs de sa monture, c'est une fameuse gaminerie. Eh bien, ça dure ainsi depuis vingt ans! On appelle cela l'amélioration des races. N'étant pas du métier je veux bien y croire un peu. Cependant, l'effort constant vers lequel on vise pendant des mois, ne constitue qu'un tour de force; rien de plus. M. Frontin, le vainqueur du Grand Prix, va rentrer à l'écurie où il ne fera rien d'ici longtemps. Du reste, il est à moitié fourbu. Peut-être, au départ, était-il légèrement éméché. Je me suis laissé dire que des entraîneurs faisaient boire du champagne à leurs chevaux, histoire de les exciter. M. Frontin dont je porte les couleurs depuis dimanche — blanc, cerise et or — ne sera pas bon à grand chose. Il n'aura pour lui que d'avoir sauvé l'honneur de la France d'une demi-encolure.

En fond je n'ai qu'une médiocre sympathie pour ces chevaux extraordinaires qui doivent des kilomètres en quelques secondes. J'aime mieux mon vieux bidet, rond comme une pelotte, tranquille comme un philosophe athénien, qui s'en va trottant sur la route, et qui sait si bien m'arrêter tout seul à la porte des amis. Il n'a jamais couru à Longchamps; n'empêche qu'il est d'un grand prix pour moi. Je le préfère à tous les chevaux du duc de Castries, mon vieux cheval dont les délicats ne donneraient point dix écus — et qui vaut un trésor.

Mais le grand prix est un prétexte. Les Parisiennes et même les provinciales y vont faire admirer leurs toilettes. Le moment n'est peut-être pas absolument bien choisi. Dans la multiplicité des costumes, il est difficile d'en bien fixer quelques-uns. Les dames du monde ont fait assaut d'élégance. Elles sont jolies, elles triomphent. Les courtisanes qui ont mis du coton au bon endroit, soit pour boucher les trous de la poitrine, soit pour garnir les bras vrais fuselés, soit pour relever une épaule plus basse que l'autre, les courtisanes qui ont su harmoniser les plis et les couleurs et d'une poupée de chair assez mal fichue, faire une petite femme adorable, les courtisanes n'assistent pas à la fête. Les braves sont pour leurs œuvres. J'ai applaudi comme tout le monde les toilettes à sensation. Mais il est entendu que je tiens toutes les dames citées par les journaux et admirées par la foule comme des mannequins plus ou moins séduisants.

Comme tous les ans, on remarquait des cocottes. Ça se comprend. Celles-là sont dans leurs rôles. Elles viennent se montrer habillées pour souhaiter qu'on les déshabille. Elles semblent

dire : « J'ai un bien joli costume dessus, mais ce n'est rien auprès du joli costume que j'ai dessous. » Faut-il en citer quelques-unes? Denizane, Laure Bailly, Jeanne Sicard, Gabrielle d'Orléans, Laure de Croze, Rose Mignon, Henriette de Barras, Julia de Cléry, la comtesse Chabannes, — qui pourrait s'appeler la comtesse Chabannes, — Marie Magnier, Katinka, qui doit être la définition polonaise du mot Catin; Hortense Daubinesco, qui cherche un âne pour acheter ses chevaux; Marie Le-grand, la comtesse Orabechecka, Blanche Delabarre, une écuyère toujours montée; Rachel de Lamoignon; j'ai nommé plus charmant n'a été porté par une croqueuse de cœur, Madeleine de Cogerack, qui revient d'Italie; Fanny Signoret, cherchant son prince en villégiature par delà les mers; Jeanne Maillard, en costume myrte; la comtesse Latcheff, ayant, l'heureuse, ponté ferme sur Frontin; Louise Vernon, portant une charmante toilette prunes-de-monsieur, enfin Cécile Chafelain, la Pitanchard, Aëlle Déranger, Marie Ladrouille de Canaudin, arrivant de Lyon.

Elles passent au milieu des grandes duchesses, des vraies dames du monde. Et j'en pourrais citer plus d'une dans la haute noblesse qui n'a pas senti, sans tressaillement, la jupe de ces impures froter la sienne.

Elles sont ces femmes, l'explication des absences louches, des nuits passées au cercle, des abaissements lâches des maris. Elle ont la plus belle part dans l'affection voluptueuse; les légimes savent cela. C'est pourquoi, involontairement, elles paissent quand passent hautaines, couvertes de bijoux, si semblables aux leurs, les cocottes, marchandes d'amour, fournisseuses ordinaires de messieurs leurs époux.

Je ne relèverai pas le nom des gens chics qui assistaient aux courses. Il est convenu que tout le gratin du faubourg était là. M. Grévy représentait la France à côté de M. Brisson, dans la loge présidentielle. C'est une affaire très importante savez-vous? Un grand prix de Paris. Cent mille francs d'un coup. Quand je pense que d'affreux réactionnaires ont voulu il y a quelques années supprimer l'allocation de la Ville de Paris! Ces rouges! ils ne comprennent jamais ce qu'il y a de grand dans les courses de Longchamp.

Une chose me gêne pourtant l'effet souhaité : c'est le nom du jockey. Canon. Grâce au Canon la France l'emporte sur l'Angleterre. Nous tournons de plus en plus le dos aux questions pacifiques. Il est juste d'ajouter que ce Canon là est le Canon de Frontin. Or Frontin est un nom de restaurateur. Les canons de restaurateurs se servent sur le zinc et n'affectent nullement l'équilibre européen.

Somme toute, le succès d'hier va profiter au gargarisme du grand monde, et l'on ne va plus boire que des canons de chez Frontin.

En commençant cette courte chronique, je m'étais promis une description détaillée, mi-romantique, mi-naturaliste, sur l'aspect du champ de courses, j'aurais raconté les anecdotes saisis au vol, les mariages bâclés de cabriolets à cabriolets, les écrasements, les étouffements, enfin tous les embêtements d'une foule qui s'amuse. Je me serais élevé au summum du style pompeux pour dépendre la houle humaine se pressant dans ce Sahara parisien; mais... mais je ne suis pas allé à Longchamp.

Mon petit cheval, qui n'a pas eu d'illustres parents, qui n'est pas né de Georges Frédéric et de Frolesome. m'a conduit, ce sacrifiant-là, chez ma mignonne petite — une femme exquise, qui ne fait pas courir, d'autant mieux qu'elle court elle-même.

Il était temps que je vienne : l'un de mes nombreux rivaux montait l'escalier derrière mon dos. Hurrah! plus heureux que Frontin, je l'ai emporté sur le champ de l'amour d'une encolure, tout entière.

L. d'Asco.

PHOTOGRAPHIE

A JENNY MERLUCHON

Nature entre toutes ardente,
Sans trêve comme sans pardon;
Jenny, vous êtes imprudente!
Pour tout la prudence est un don.

Chez un très savant photographe,
Vous avez, certain soir d'été,
Oté la robe qu'on dégrafe
Aux heures de la volupté.

Toute lascive, enroulée,
Dans la mollesse des coussins
Vous exhibez, belle adorée,
Le tableau grisant de vos seins.

Puis, devant l'objectif qui cache
L'opérateur — un blond charmant
— Votre chemise se détache
Et glisse, glisse, lentement.

Pas le moindre bout de dentelle,
Mais — moyen imité d'en bas
— Vous avez eu le tort, ma belle,
De garder, stupides, vos bas.

Être nue est très convenable,
Se chauffer nue est un affront.
Oh! cette faute impardonnable,
Que de femmes la comprendront!

Car ce bas, soit dit sans reproche
Malgré ses fastueux décors,
Comme une matrone; raccroche
A l'entresol de votre corps.

Et moi que la chair rose enchante,
Moi qui réce de blanches contours;
Moi dont la muse folle chante
Toutes les plus chaudes amours,

Je contemple ces bas lubriques,
Songeant, pâle de volupté,
A ces courtisanes antiques
Si chastes dans leur nudité.

KARL MUNTE.

LE BAGNEUR POUR RIRE

(Les gasconnades de l'amour)

M. C... est un mari jaloux. Tous les loisirs que lui laissent les clients de son étude sont employés à la lecture de la Physiologie du mariage. Il croit en Balzac et le considère comme l'oracle de la sagesse conjugale. Dans sa naïveté, il ne s'aperçoit pas que le grand Honoré, par un simple jeu d'esprit, s'est amusé à décrire un pays qu'il n'avait jamais vu, du moins alors : le mariage.

Ainsi de bonnes gens lisent avec curiosité ce que dit de leur ville natale un écrivain touriste, qui en a logné une fois les murs par la portière du wagon d'un chemin de fer.

M. C... a cent fois médité sur le chapitre : l'Essai sur la police, les Fourrières, la Correspondance, les Espions, le Budget, l'Art de rentrer chez soi.

Il sait par cœur toutes les ruses de la stratégie conjugale.

Il flaire l'amant comme un chien de chasse flaire le lièvre; il se défie de la belle-mère, des amis de pension et des amis intimes, de la femme de chambre et du médecin. H. de Balzac a parlé de tous ces perturbateurs de la paix du ménage, mais il n'a pas dit un mot du baigneur et cet oubli du maître vient d'être fatal au disciple.

Au mois de juin, en faisant sa ronde autour de sa femme, M. C... a remarqué qu'Emmanuel K... un séducteur de profession.

Aussitôt il quitte Paris, enlève sa femme et court à Trouville.

Depuis trois ou quatre jours, Mme C. prenait des bains de mer. Revêtue du disgracieux uniforme qu'on connaît, elle se livrait aux mains calleuses d'un baigneur qui la soutenait contre le choc des petites vagues et s'efforçait de lui apprendre l'art de la natation.

À chaque bain, le débauché mari s'asseyait ou se promenait sur la grève.

Il eût bien voulu entrer dans l'eau quand le baigneur portait sa femme un peu loin du bord, mais un ordre précis du médecin l'attachait au rivage.

Un jour madame C... s'étant jetée à la mer, s'abandonna aux forces du Triton, qui la saisit sans mot dire et l'entraîna à une distance de deux ou trois cents pas. Là le baigneur ouvrit les bras; madame C... s'étendit mollement sur l'eau, essaya de remuer en mesure les bras et les jambes, barbotait un moment, fit blanchir l'é-

cume autour d'elle et se laissa couler. La reprenant alors au milieu du corps, l'homme lui maintint la tête hors de l'eau, et afin de lui ordonner la manœuvre, ouvrit la bouche pour la première fois.

Au son de cette voix, madame C... interrompit le mouvement commencé et regarda son baigneur.

C'était bien le costume, c'était bien la barbe de Baptiste. Mais en prolongeant son examen, madame C... reconnut Emmanuel K... son adorateur et poussa un cri d'effroi très sonore.

— Ah! monsieur, c'était vous! c'est vous!

— Au nom du ciel, madame, ne faites point de bruit; votre mari nous regarde.

— Lâchez, lâchez-moi, monsieur; votre impudence n'a point de nom. Lâchez-moi, vous dis-je, et éloignez-vous au plus vite.

Ce disant, elle s'agitait, criait, repoussait son baigneur.

Alors le mari, d'une voix de stentor, du haut de la plage.

— Charlotte, voyons, du courage! Que diable! laisse-toi faire, ou tu n'apprendras jamais rien!

La situation était si plaisante, qu'après s'être défendue comme un dragon, Charlotte ne put s'empêcher de rire. Or, chacun sait que... que quand on a ri, on est désarmé.

Encouragé par le mari, Emmanuel K... devint impitoyable aux frayeurs de la femme.

Il la retient, il la serre, il lui impose sa volonté. A trois cents pas, on dirait qu'il gourmande une élève indocile. Quand il se trouve vers le rivage, sa physionomie est sévère, mais ses lèvres prononcent gravement de douces et flatteuses paroles. Peut-être plus aimable et plus pressant encore, il tourne le dos à M. C... et permet encore, à son visage de sourire à l'aise.

Mais cependant, la femme cherche à protester encore.

— Charlotte! Charlotte! crie le mari, encore une fois, laisse-toi faire!

On dit qu'à la fin elle s'est résignée.

La femme doit obéissance à son mari.

PHILIBERT AUDEBRAND

LE MONDE DES ÉTOILES

III

Sarah Bernhard

Quand même au vent de l'Atlantique,
Se dénouaient ses blonds cheveux
Par les plis du peplum antique,
Idole du sacré portique,
Vers elle, s'en iraient nos vœux.

Car elle jette, l'actrice attique,
Énergique ainsi qu'un je veux,
Cette devise à la critique:
Quand même!

Sarah, le cher démon nerveux,
Trouble le Paris esthétique.
Mais Paris qui fait mystique
La grande et lui fait ses aveux:
Qu'il adore la fantastique.
Quand même!

VIAMPIÉRA.

LES IMPERTINENCES

DE LA

DUCHESSE D'UZÈS

Mme la duchesse d'Uzès est de celles dont le nom s'étale dans les échos des journaux mondains. Elle partage la gloire de Fanny Robert et de Cora Pearl. Elle se montre partout, aux bals de bienfaisance : ces immenses plaisanteries organisées pour les gens qui meurent de faim par les gens qui meurent d'indigestion. Elle est dans la voiture qui passe, découverte, sur les grands; elle est dans la loge d'avant-scène d'Opéra; elle pose les premiers pierres, assiste au sermon du prédicateur à la mode; si la clémence de M. Grévy n'épargnait pas la tête des

condamnés à mort, elle serait, sans nul doute, la plus aristocratique spectatrice de l'ignoble guillotine et les reporters décriraient de la même plume facile et la toilette du condamné et la toilette de la duchesse. Pourtant, je ne l'ai jamais remarquée : je ne sais si elle est jolie ou laide, bien ou mal faite, je ne connais de cette dame du monde que le nom sonné aux quatre coins de la publicité par les crécelles des chroniqueurs à l'eau de rose. On m'a rapporté — des laquais qui l'ont servie et des femmes qui l'ont connue — qu'elle est chez elle vraiment aimable et que rien ne saurait ternir l'azur de son blason. J'en suis ravi. Plus d'une, portant orgueilleusement sur son front, dont le front cache la honte : une couronne aussi lourde, n'en saurait dire autant.

Donc, plébéien, resté fidèle à mon faubourg, je salue cette duchesse — comme je saluerai une ouvrière d'atelier : pour son honnêteté et sa vertu. Mais Mme la duchesse d'Uzès a été impertinente et c'est de règle, chez nous, qu'une impertinence doit être relevée, comme elle le mérite. On est en droit de demander de l'éducation aux gens qui prétendent gouverner le monde.

J'ai visité l'exposition canine; exhibition aristocratique s'il en fut. Le grand seigneur aime son chien, comme l'arabe : il lui voue un culte; il le place dans ses armoiries. Du reste, il est prodigieusement noble. Sahab, le chien rhédaïque. Un seigneur d'autan disait : Je ne veux pas de femmes elles donneraient des puces à mes chiens! L'insolence est l'apanage des grands.

Depuis le château s'est démantelé, les hautes herbes ont comblé les fossés, les fils du seigneur sont devenus des crevés courant les cocottes et les filles ont fait raconter, à son de trompe, leurs extravagantes toilettes, leur bal, excentriques et jusqu'à la couleur de leur jarretière. De nouveaux Brantômes ont célébré les exploits de mignonnes et de mignons. La race s'est affaïdée. Et, maintenant, pâle, exsangue, usée, elle se traîne péniblement par les femmes, sur les trottoirs et par les hommes dans les ruisseaux. Eux, les Barodet, ils ont monté de toute la hauteur de ce que les autres ont descendu. Ils ont mis leur maisonnette au niveau du château. Et un Barodet, maître d'école est devenu le représentant d'un peuple affranchi.

Je dis Barodet, — mais je songe à tous ceux, qui, comme lui, se sont élevés par l'étude patiente des problèmes sociaux, par leur énergie indomptable, par la pureté de leur foi, par l'audace de leurs convictions inébranlables. Barodet est l'image du tiers-état bouleversant le vieux moule et tendant la main au quatrième état, « aux nouvelles couches » disait le leader républicain. C'est sans doute pourquoi Mme la duchesse d'Uzès, dans un moment de rage a donné le nom de Barodet à son chien.

On vous disait spirituelle, duchesse, on s'est trompé. Jamais l'impertinence n'a été de l'esprit. Vous avez voulu rire et faire rire. Qu'on a dû s'amuser au faubourg Saint Germain, quand, un soir, dans votre salon, vous avez raconté à vos respectueux admirateurs votre héroïque projet. Messieurs, avez-vous dû dire, la République est bien malade... Parmi les chiens exposés, j'ai remarqué la meute de M. Baudry-d'Asson. Le farouche légitimiste les nourrit avec une pitié que Cunéo-d'Ornano trouverait trop bonne pour des républicains. En souvenir du petit local, il a donné à ses bêtes des noms bizarres : Communard, Petrolard et même Radical. J'aurais un chien, j'en appellerais pas Royaliste, fût-il blanc. J'ai à souci de respecter toutes les croyances, estimant qu'un homme qui veut le bien du pays, en dépit du moyen qu'il préconise est un honnête homme. Je n'insulterai jamais le parti d'un adversaire. M. Baudry-d'Asson, homme du monde, a d'autres idées. Et ses chiens représentent les fractions de la Chambre. Radical est un chien soumis, son nom est une ironie. On voit sur son cou la marque du collier. M. Baudry devrait savoir pourtant que Radical n'aime pas les maîtres.

Monsieur le comte de Chabot aussi, a appelé son chien Radical. Qui des deux a volé le titre de l'autre? Ou est le plagiaire? Deux Radicals la même année, c'est beaucoup. Ces messieurs ont-ils voulu prouver par là que le radicalisme triomphait! Le comte de Chabot, ayant un

beau chien, l'appelle Radical; il trouve cela spirituel, il en rit entre amis. Ça ne guérit pas le comte de Chambord, et la royauté. Le lys n'en penche pas moins flétri et le lys n'en se promène pas moins boiteux. Le comte de Chabot a le droit d'être dédaigneux. Fabre d'Églantine a flétri, un jour, la duchesse de Larocheoucauld de l'épithète de « la Chabot ». Il lui donnait un nom qui lui revenait de droit. Il était plus heureux, le poète baptisant la duchesse, que le comte baptisant son chien.

Mme la duchesse d'Uzès, plus impertinente, a appelé son chien : Barodet.

Le député de Paris n'a pas plus frémi devant cette insulte que la statue de la République n'a tressailli sous son péplum de marbre quand une main traça sur son socle : « Vive le Roy! » Le vieux maître d'école a vu dans ses classes bien des enfants; il sait ce que valent leurs impertinences; il a souri de leurs gamineries; il a passé dédaigneusement devant le chien portant son nom, et, sans même hausser les épaules, il a continué sa route. Il est, le brave homme, d'une famille d'en bas. Ses aïeux ont versé leur sang pour la patrie; eux, héros obscurs, ils n'ont pas moins leur blason. Il leur a semblé naturel d'être des Barodet tout court, de rester d'honnêtes gens tout à fait, et, s'ils ont eu des chiens, je gage qu'ils ne les ont pas affublés des noms vaniteux des châtellains, leurs maîtres.

Et, très bas, avec une sourdine de conspiration, baissant votre voix, cambrant votre taille et soulevant votre discours d'un sourire adrolement provocant, vous avez ajouté : « J'appellerai mon chien Barodet ». « Ah! galbeux, duchesse! » ont dit les jeunes, qui ressemblent à des singes. « Ah! charmant, madame! » ont dit les vieux qui ressemblent à des momies. Et ça a été, toute la soirée, un eni vrant triomphe. On a évoqué les figures de frondeurs célèbres des Montpensier, des Longueville, des Chevreuse, trois duchesses aussi, on vous a sacrée la plus vaillante. Et, peut-être, quelque noble assistant, le lendemain, se rappelant vaguement, à travers les fumées de l'ivresse, les discours de la veille, a-t-il porté au Roy avec l'expression de ses vœux la bonne nouvelle, la radieuse nouvelle. Un instant le trône de Saint-Louis et de Charlemagne a reposé sur la tête d'un chien.

Vous avez espéré, madame, que la royauté sortirait de ce chenil. Mais vous aviez, en dépit de votre esprit, dépassé la mesure. Il est d'usage d'être insolent dans le monde où vous êtes. Vous prenez les injures du bout du doigt, avec des gants; vous tendez vos bouches en arcs ironiques pour laisser tomber, des mots très gros — mais très aristocratiques. Le prince Pierre Bonaparte « voulait mettre au vent les trinités de la canaille ». Il y a souvent du portefaix dans vos allures princières, ou devinez que le sang des valets s'est souvent mêlé au sang des duchesses. L'écurie répond ses odeurs, en dépit des parfums, dans les alcôves. Et, certaines expressions de dames du monde ont dû comme de la paille, ramassée sur les littères transformées en lit par de nerveux palefreniers — rivaux de leurs maîtres.

Le peuple qui croit encore à vos élégances natives, est scandalisé quand vous lui apparaissez vulgaires. La foule s'arrête devant vos carrosses armoriés et se sent émue quand, belles, dans vos froutrons de soie, avec une morgue hautaine vous traversez les avenues. Vous semblez réellement d'une autre essence et d'une autre naissance. Et, tout-à-coup, sottement, pour prouver que vous n'êtes point sotte, vous commettez cette faute : de donner à un chien le nom d'un honnête homme.

J'ai beaucoup d'estime pour votre chien, et, soit dit sans vous flatter, c'est une belle bête, madame. Vous prouvez, en l'exposant, combien votre constante sollicitude est capable de donner des gages au naturalisme. Nos jardins des planes ne possèdent pas de spécimen plus beau. Vous devez surveiller avec un soin jaloux leur croisement, et dans leur famille, comme dans la votre, ne point souffrir de mésalliance. L'arabe qui laisse couvrir une chienne du désert par un chien errant est condamné à trente coups de bâton; vous devez réserver ce châtiement à vos esclaves. Votre meute est bien élevée, et si vos chenils ne sentent pas l'opoponax, — il n'y a pas ent core de parfumeurs pour chiens, —

du moins, vous évitez que vos chiennes ne courent le guillemet avec ces vilains Bohémiens de carrefour, qui viennent arroser irrésistiblement, à votre hôtel, la colonne de marbre où s'étale votre couronne fermée.

Mais pourquoi, alors, madame la duchesse, à ce chien qui rappelle la Leuette en paletot, de Châtillon, donnez-vous ce nom plébein de Barodet? C'est de mauvais goût. D'abord M. Barodet a droit au respect de tous, puis il est maître d'école; il apprend une foule de choses aux gens ignorants et ma foi, s'il voulait s'en donner la peine, toute duchesse que vous êtes, madame, il pourrait vous apprendre la politesse.

Il a, du reste, une toute petite chiennette très mignonne, elle se nomme je ne sais trop comment. Je puis vous affirmer, qu'il ne l'appellera jamais la duchesse d'Uzes.

Ces impertinences là sont mal reçues chez nous autres. Et M. Barodet est de ceux qui ont le bon esprit de ne point se couvrir du ridicule dont ils voudraient couvrir les autres.

Je n'ai reçu mission de personne pour parler ainsi, madame la duchesse. D'aucuns ont essayé de me détourner. Prenez garde, ont-ils dit, la duchesse d'Uzes est très forte. Vous me permettrez de douter d'eux, belle aristocrate; si vous aviez été aussi forte qu'on veut bien le dire vous auriez baptisé votre chien autrement.

E. DESCLAUZAS.

LES PAPILOTES

Série de Rondels

II.

LE PREMIER BAISER

Je t'aimais depuis longtemps,
Mais je l'ignorais encore :
C'était une belle aurore,
Et c'était un beau printemps.

Nous allions, joyeux enfants,
Par les prés qu'avait reflète :
Je t'aimais depuis longtemps,
Mais je l'ignorais encore.

Un jour mon baiser sonore,
Rosait tes petits doigts blancs :
Notre amour perut éclore,
Mais c'était ni ses premiers chants
Je t'aimais depuis longtemps.

Léo D'ORFER.

PORTRAITS AU FUSAIN

HENRI ROCHEFORT

Un harem saur long... long... long...
avec des yeux profonds... profonds...
profonds...

Le lanternier est vicomte. Sec, anguleux, il se tient droit comme un I. Son regard fuyant et gris, est étrange. C'est en vain qu'on le cherche sous sa paupière saillante. La prunelle semble une petite flamme vacillante, indécise. — C'est la flamme d'un terrible foyer. Le nez courbé est judaïque, il donne un aspect démoniaque au visage maigre. La moustache elle-même est bizarre. La figure de Rochefort est tout en saillies, comme son style.

Maintenant, il est grisonnant. La voix cassée sort de son gosier comme un râle. Il a beaucoup aimé; ce frondeur qui a mené les rois s'est toujours laissé mener par des princesses ou d'en bas ou d'en haut. Le pamphlétaire est un vireur.

Rochefort est essentiellement parisien. On le rencontre partout où est Paris; il est de toutes les ventes artistiques, de tous les enterrements littéraires, de toutes les fêtes de bienfaisance. Par exemple, il évite la rue. Il sait bien que sa place n'est plus derrière les pavés. L'ancien barricadier en chef se barricade — chez lui. L'Intransigeant l'enferme à double tour. La rue n'est qu'un tremplin — maintenant le saut est fait. Il a réussi à se maintenir très haut. Il s'est installé sur son trépan. Il a dévoré tranquillement ses adversaires politiques, et trouve ce moyen ténébreux de poser des lapins et de s'en faire des rentes.

Les électeurs lui montrent : « d'en bas — du fromage électoral : « Viens petit ! viens ! » Pas si bête, comme le chapon de la table, il reste sur sa branche; aux yeux de certains, ça ressemble à de l'abnégation. Ce n'est que du truc. Un truc très habile.

Henri Rochefort, vicomte de Lucray, né malin, a créé le Vaudeville... politique.

C'est déjà quelque chose. Le malheur c'est que parfois les gens prennent les situations au sérieux et de ce qui n'était qu'une farce amusante font une épouvantable tragédie.

DUVERGIER

LES PREMIÈRES

Théâtre des Célestins. — Monsieur le Ministre.

M. Claretie est un homme heureux; il n'a jamais rencontré de grands succès et jamais non plus de grandes déceptions. Il reste dans la bonne moyenne des hommes moyens. Il ne procède de personne, cependant il n'est pas entièrement lui. Il semble qu'une estime générale mais banale s'attache à cet écrivain, qui ne trouve que de froids admirateurs et jamais de destructeurs acharnés.

Il a écrit bien des romans où son style corréct, bien français, piqué de saillies gaulesques encadre une action parfois dramatique, mais sa plume encore jeune n'a pas donné l'œuvre générale qu'il du compagne fait un maître ouvrier. Son meilleur

roman *Les Petites Étoiles* ont précédé *Monsieur le Ministre*. Dans ce dernier, M. Jules Claretie n'a pas su éviter un écueil dangereux de nos jours; il a placé sur des visages connus des marques transparentes. Delà un certain succès tapageur mais de mauvais aloi. Cependant M. Claretie n'est pas mordu, Jules Vallès qui a le trait cruel fait de lui un portrait très amusant et très exact. Il a-t-il dit la bouche en oiseau? Pour qui connaît Claretie l'homme du monde et Claretie l'homme de lettres, cette boutade semble terrible.

Dans *M. le Ministre*, Jules Claretie, n'est pas implacable, il dépeint les petits vices des petits hommes. Et l'on serait même tenté de lui reprocher de faire ressembler trop du Vaudrey, le Grenoblois du Numa Roumestan, le grand homme d'Asst. Comme le fougueux méridional de Daudet, Van drey s'empare d'une fille de théâtre et se compromet à ce point avec elle qu'il doit donner sa démission; démission d'autant moins intéressante, que son rôle de l'homme de nos mœurs parlementaires, M. le Ministre va être renversé.

Nimpoire, en dépit de ces faiblesses, cette pièce est absolument attachante. Les mots spirituels, les scènes intéressantes, les situations dramatiques n'y font pas défaut. La collaboration de l'auteur du *Demi-monde* se devine bien à certains endroits. C'est le coup de pouce du maître, M. Jules Claretie n'y gagne rien.

Il y a de ces collaborations qui écrasent. Ceux qui n'ont pas lu le roman, prendront grand plaisir à voir jouer cette pièce; les autres y trouveront un intérêt plus grand encore; ils compareront les deux manières du jeune auteur et s'en iront convaincus que c'est folie de vouloir tirer une bonne pièce d'un bon roman; que les plus grands ont presque toujours échoué et que les moyens comme M. Claretie ne sauraient échapper à la loi commune.

L'interprétation est excellente. On a confié à M. Gerbert le rôle du ministre. Il a rendu, d'une très habile façon, le caractère de ce ministre honnête, mais faible. Il a eu des accents convaincants et des hésitations habiles et calculées. Il n'a jamais été mieux inspiré. Mais, moi, ne serait-ce que pour cette création, la reprise de cette pièce aurait du bon. M. Dalbert a fait de De Linc un typ. franchement réussi. Il a étudié ce rôle avec sa grande conscience de comédien rompu aux délicatesses du métier. M. Mercier a montré beaucoup de naturel dans le personnage épisodique et très critique du serrurier Garnier.

Du côté des dames, on doit citer avec les plus grands éloges, Mlle Antoinette, la femme légitime, passant au milieu de ce monde corrompu du pouvoir luttant avec une abnégation sublime pour la conquête de ce cœur si bon, qui par faiblesse va lui échapper.

Le personnage de Marianne est fort bien rendu par Mlle Lemerçier. Elle n'a peut-être pas tous les traits que l'auteur a rêvé en dépit de sa troublante beauté, mais elle a un jeu spirituel et peut-être trop distingué par une courtisane.

On voudrait citer les interprètes des moindres rôles. Les Célestins présentent en province le meilleur ensemble qui se puisse trouver.

La pièce M. Jules Claretie, habilement montée par M. Dufour pour à coup sûr braver les chaleurs au théâtre des Célestins.

C'est une pièce d'été — stable ajouta quelqu'un — oui, stable, car elle ne quittera pas de sitôt l'affiche, reprit un interloqué. En France tout finit par des calembours. M. Jules Claretie n'a-t-il pas dit : La chanson comme la bonnette est une arme essentiellement française!

Sous cette rubrique : les premières, il me faut placer les dernières.

L'opérette, comme une légèreté cinglée, voyant venir le soleil à sa suite, elle a cédé la place au drame, qui maintenant a des rides et à la comédie bourgeoise qui compte heureusement encore de belles années de jeunesse.

Les airs faciles, ces chansons joyeuses, sans pédanterie, sans morgue, naturelles comme un glou glou de bouteille ou comme un fron-frou de robes, resteront les échos des belles années disparues. La muse des Andran, des Varnay, des Planchette, des Becq, ne nous quitte pas avec ses interprètes; elle nous reste sous forme de faciles refrains. Tout l'été, elle ensoufflera les buissons, les guinguettes, et même, faisant un bout de toilette, elle voltigera sur l'aristocratique piano, dans le salon étouffant, qu'elle rafraîchira comme une brise venant du large.

Nos artistes sont partis, nous avons prodigué nos derniers bravos à M. Tauffenberger, à M. Jourdan, à M. Rémi, à M. Mercier, à Mlle Pauline, à Mlle Vandaelen, à Mlle Vanghe, à Mlle Bianca Storti. Ils nous ont assez ravi durant les longs mois d'hiver pour souhaiter de les revoir quand la brise sera venue.

L'opérette n'est plus, vive l'opérette. Il me faut encore constater une fois de plus avec l'auteur de *M. le Ministre* que la chanson — l'opérette est fille de la chanson — que la chanson est une arme essentiellement française.

Concert Luigini

M. Luigini nous a consoles du départ de l'opérette. En échange de couplets grivois, il nous a offert de la bonne, de la belle, de la vraie musique. C'est bien un peu savant pour les oreilles profanes, mais il a placé si habilement sa scène qu'on l'écoute dans une extase infinie. Sous les arbres de Bellecour, dans un décor de globes lumineux trouant le fond sombre du feuillage, comme en un palais enchanté, apparut soudain au milieu de la nuit, M. Luigini a caché son orchestre.

ECHOS DES THÉÂTRES

On a donné dimanche, aux Célestins, la première représentation (reprise) des *Quatre Sorgettes de la Rochelle*. La pièce a retrouvé son succès d'autrefois.

Nous en parlerons.

Vendredi a eu lieu, au théâtre Grégoire, cours du Midi, la première représentation de *Niniche*, vaudeville en trois actes.

Rien que cela de luxe. La représentation a réussi. MM. Alfred Hennequin et Albert Millaud vont se frotter les mains; ils étaient certains d'être joués aux Variétés, mais ils n'osaient pas espérer être montés au théâtre Grégoire.

La direction de ce modeste théâtre, placée sous les arbres, offre aux Lyonnais une délicieuse promenade et un agréable spectacle.

Les Scala Bouffes cessent de plus en plus d'être le rendez-vous du public. Étant, il est juste d'ajouter que ce ne sont pas des artistes de la taille de X, Y et Z qui sauront l'y ramener.

En ce moment on exhibe Chaillier. Pauvre Chaillier! il a su avoir quelque talent... mais qu'il y a longtemps, grands dieux!

DORSAT.

La veille le temps était sombre, on redoutait la pluie, mais point. Comme le kiosque de Bellecour, le ciel s'était étoilé. Les harmonies célestes ont voulu aussi prouver à notre habile chef d'orchestre en quelle haute estime on tenait ses harmonies célestes.

Tout le Lyon mondain et demi-mondain se pressait aux Champs-Élysées de Bellecour. On avait même fait assaut d'élégance. Les toilettes exquises prenaient, dans cette demi-obscurité, une teinte fondante, une sorte de teinte à la flennet, qui n'en faisait que mieux apprécier l'incomparable science.

Le programme était magnifiquement composé; il a été exécuté de tous points. C'est un fait assez rare, il vaut qu'on le cite. On applaudit plus particulièrement la grande fantaisie d'Offenbach sur les *Contes d'Hoffmann*, et l'ouverture de *Cavalleria Legère*, de Luppé. M. Badetti — entre tous les solistes dont le talent a été vivement goûté — a su faire écouter, dans un religieux silence, le solo de violoncelle de *Norma* et *Puritani*.

Le *Tanhauser* de Richard Wagner a soulevé quelques protestations. Le grand compositeur allemand est mort. L'homme vindicatif, le Germain haineux, insultant au vaincu, est descendu dans la tombe. Paix à ses cendres. Mais l'artiste survit à l'homme. Il ne faut point qu'un chauvinisme outré nous aveugle et siffle soitement par esprit de nationalité des pages admirables dans leur conception, conçues en dehors de toute idée de patrie.

Un pays s'honore en saluant dans un ennemi l'artiste triomphant. M. Luigini a été heureusement inspiré en nous initiant aux beautés de cette œuvre vraiment magistrale.

De par M. Luigini et son orchestre, il sera encore de beaux soirs pour les Lyonnais.

DE SAINT-SAVIN.

CAPRICES

FESTIVAL

La musique du régiment
Enlevait une *Marsellaise* :
On applaudissait follement
La sublime chanson française.

Le parc était tout plein de feu
Et l'on avait mis par centaines
Au milieu des rameaux ombreux
Des lanternes vénitienes.

Le bruit fit fuir tous les oiseaux
Dans les feuillages les plus hauts,
Car les oiseaux ont peur des hommes.

Deux pierrots se disaient : Ah! Ah!
C'est une fête, celle-là.
Puisqu'on illumine les pommes.

Léo D'ORFER.

LES TOILETTES

DE

NOS BELLES PETITES

Ouverture des Concerts Bellecour

Vendredi dernier, il y avait affluence de demi-mondaines aux Concerts Bellecour. Le bataillon de Cythère était au grand complet.

Céline Montier, costume gris et bleu à l'un, en compagnie de Fanny Bombance, costume havane, chapeau garni de mandarines.

Marie la Petite Poupée et Clémentine Sardine étaient en costume de voyage.

Jenny Merluçon, costume gris perle, avec Jenny Lavache, toilette foulard grisaille.

Marie Chatelain, jolie toilette sombre avec gilet crème.

Josephine la Plantureuse : qui n'a fait son apparition qu'à la fin du concert, portait un costume gris.

Léonie de St-Matrimon, robe bleue, corsage noir, chapeau noir de mauvais goût. Elle ne sait pas se coiffer cette femme.

Caro, costume cravette. Elle était en compagnie de Jeanne Childebert, en robe à dentelles avec transparent rouge et corsage satin cerise.

Marie Planché à Pain, costume beige, très joli.

Leontine Pyard, en compagnie d'Elisa Béliand, cette dernière en costume prune.

Adrienne Roux, costume sombre à galons brodés, très joli.

Berthe, en manteau broché.

Jeanne Confort, en costume bleu, absorbant des bocks en compagnie de la vieille Théo, tout de noir vêtue.

Fonfon en noir, était avec son inséparable Jeanne Perrin, robe vert foncé à bouquets. Quand on aperçoit ces deux femmes réunies, c'est un coïté de rire général.

Sabine Biscaye avait un costume toutte. Alice la Boulotte était en noir. Marthe la Frisée; la vicomtesse Claudia, en velours noir. Henriette Desaix avait oublié de quitter sa pèlerine de fourrure. Louise Torrent, costume grisaille. Lucy la Folle, robe de bon goût. Jeanne Sevez, costume à dentelles avec transparent rose. Marie Brut, costume beige. Marcelle Abel, en jupe blanche. Aimée, jupe beige, corsage velours rouge. Pauline Boffet, portait un costume bleu sombre.

Louissette Egraz et Victorine Boudet, robes simples et sobres.

Marcelle et Benoîte, les deux Stéphanoises, portaient leur toilette rouge. Margot, de la Grotte, toilette bleue.

La signorina Amélie, avait une splendide toilette noire. Marguerite Kaillou, jupe claire, taille rouge. La petite Héloïse et Maria la Costumière, avaient des toilettes insignifiantes. Marie Matossi, jolie toilette. Marie Bonvier en bleu. Catherine de Plassard et Caroline la Grenobloise, toilettes ordinaires.

Ma Mère M'attend, jolie toilette sombre. Hermine Gillon, costume à petits carreaux blancs et noirs.

Citons encore : Marie Bouteiller; la grande Lina et la mère Godard.

Première de « Monsieur le Ministre »

Vendredi, il y avait relativement peu de biches à la première si attendue de « Monsieur le Ministre » car le même soir avait lieu l'ouverture des concerts Bellecour et on sait que nos petites dames craignent le chapeau. Citons cependant les plus zélées : La belle Annette Bassin, costume

bleu avec corsage velours même nuance petite capote garnie d'abricots.

La suave Juliette, jupe soie grisaille avec broderies blanches, corsage velours noir, chapeau gris perle avec plumes même nuance.

Mathilde Bellecour, costume foulard à petits carreaux rouges et or, chapeau paille or garni de rouge.

Céline Decurtly, jupe avec broderies crème, corsage et tunique violette, chapeau gris avec plumes assorties.

Henriette Kaillou, jupe grise et corsage noir.

Léonie de Saint Matrimon, venue à la sortie du concert.

Clémentine Grosjean portait un très joli costume grenat.

Casino de Charbonnières

Dimanche, on ne remarquait au Casino, ni la vieille Baronne, ni Joséphine la Plantureuse, ni la Pitanchard, ni Marie Roux. On les disait au Grand prix de Paris.

En revanche, citons les autres épinglées présentes : Caro, robe noire, jaquette chamais, chapeau noir garni de flots de rubans noirs et crème. Comme d'habitude, elle a perdu beaucoup.

Céline Montier, en joli costume gris cendre, chapeau de paille or garni d'une plume couleur tabac. Elle a ramassé quelques billets de banque.

Ma Mère M'attend, que les émotions du jeu passionnent au plus haut degré, portait un costume beige très joli, chapeau noir avec plumes grenat et noir.

Pauline Boffet, costume grisaille en foulard, chapeau noir garni de péches et raisins.

Clémentine Sardine, que le jeu captivait, n'a pas eu le temps de dormir. Cette biche portait un costume beige très joli. Chapeau noir garni de plumes.

Fanny Bombance, costume crème, avec jaquette gris fer, ce costume ne lui va pas très bien, très joli chapeau de paille noir, garni d'un bouquet de roses. C'est biche à un tic fort laid, celui de tirer la langue et de casser du sucre sur ses petites amies.

Mathilde Bellecour portait un très joli costume foulard à carreaux rouges et or, avec oiseau brodé passé sur bandes de velours grenat porté sur le côté et du plus joli effet, chapeau paille rouge, garni d'un oiseau même couleur.

Jenny Merluçon, costume de grenadine velours très coquet, chapeau de paille nuancé fraise, garni de fruits.

Jenny Lavache, costume ponceau. Ces deux dernières sont parties complètement déçues.

La signorina Amélie l'Italienne, portait un costume grenadine noir, chapeau noir très simple.

Henriette Kaillou, costume ponceau, vient pour se faire des rentes, mais dimanche elle n'a pas été heureuse.

Marie Matossi, robe satin grenat très jolie, mais son corsage gris bleu à grands bouquets ne lui va pas.

Jeanne Confort, que la guigne rendait triste, portait un très joli costume beige garni de bleu foncé.

Antoinette, qui n'a pas chargé de table, portait un costume robe broché avec applications sur le corsage, d'une fleur brochée, chapeau noir garni d'un ruche de dentelles.

Francine Commarmond, très joli costume gris et bleu, chapeau même nuance avec plume assortie.

Antoinette Soumy, la plus entichée des joueuses, portait un costume grenat garni de perles arc-en-ciel très joli.

M. MÉPHISTO.

LYON

CANCANS ET POTINS

du Demi-Monde

Toute la bicherie européenne avait des délégués au Grand prix de Paris.

Dans cette cohue exquise de Long-champs faite de soie, de fleurs et de dentelles, on ne remarquait cependant que fort peu de Lyonnaises. Ni Ma Mère M'attend, ni Joséphine la Plantureuse, ni Francine Commarmond, ni Bombance, ni les autres reines du demi-monde lyonnais n'étaient accourues comme les précédentes années. On nous dit y avoir vu Adèle Désanges, mais cela n'est pas certain.

Bien peu de Lyonnaises étaient présentes, citons cependant : Francine de Laroche, Marguerite Méphisto, Céline Chatelain, arrivée la veille à 7 h. 6 m. gare d'Orléans. Marie Vadroutille de Canaudin. C'était tout, mais toutes quatre portaient des toilettes merveilleuses.

Marguerite Méphisto avait un costume surah blanc, garni de valenciennes, capote de valenciennes ruchées avec bouquets de piquettes.

On nous dit que nos Lyonnaises, se réservent toutes pour les courses du 19 juin.

Les Hébés du Coq Noir s'offrent des distractions leur jour de sortie. Aussi, Henriette est allée l'autre soir faire un tour à Charbonnières, elle avait bien envie de jouer, mais aucun nabab généreux ne lui a offert sa mise. Les Louis deviennent rares.

Est-ce que Maria, sa collègue, ne pourrait pas être moins maussade envers les clients?

Encore une Lyonnaise qui va aller chercher fortune dans la capitale. Louise Simonin annonce son prochain départ pour Paris.

Tonine Francon n'a plus d'ami, il faut donc qu'elle songe aux dures nécessités de la vie. Mais ne croyez pas qu'elle soit en peine pour si peu, les parties de bourse à la Taverne de l'Est et d'écarté au Casino de Charbonnières lui rapportent de l'argent. Avec cela, elle a une de ses amies, Marie, qui prend ses repas chez elle; cela lui vaut 3 francs par jour.

Marie se plaint du menu qui est ainsi invariablement composé : déjeuner, côtelette ou bifteack, dîner, un potage, Marie trouve que c'est cher, Tonine songe à l'augmenter. Ah! c'est une roublarde Tonine Francon.

La somptueuse Marguerite Méphisto a quitté Lyon samedi dernier, elle a fait son entrée dans la capitale du monde, pour assister le lendemain au Grand Prix. On l'a déjà vue dans les principaux lieux de plaisir de la Babilone moderne.

Décidément les boyards se font rares à Lyon, puisque nos plus huppées petites dames se plaignent de la déche.

La signorina Amélie qui étonnait tout Lyon par ses toilettes ébouriffantes, a sollicité une place de serveuse de bocks à l'Est, ce qui lui a été refusé. Le même refus a accueilli la demande de la suave Juliette à la brasserie des Jacobins.

Louise Colling, qui disait également ne jamais vouloir revêtir la sacochette, a sollicité son entrée au Télégraphe.

Depuis que la jolie Rachel Mignon sert à la brasserie du Télégraphe, rue de Jussieu, messieurs les Stéphanois viennent lui rendre de nombreuses visites. Ses galbes compatriotes Benoite et Marcelle, sont également venues lui parler de la ville noire.

Marcelle vient de se faire offrir cheval et voiture. Benoite ne tardera pas à avoir aussi son équipage.

Marie Diaphane, l'ex-Hébé du Rhône, qui sert aujourd'hui des bocks à Saint-Etienne, est venue mardi dernier, rendre visite à son intime amie Joséphine la Parisienne.

Mathilde Bellecour ne se refuse plus rien, mais elle le fait un peu à la pose. Dimanche, nous l'avons vue en robe foulard, monter dans un dockart et se rendre à Charbonnières, en joyeuse compagnie. Mais un conseil, prenez de meilleurs chevaux.

Ida Ténor qui devait se rendre à Paris, a abandonné complètement cette idée. Il paraît qu'elle sort de maladie, un commencement de périclisme, dit-elle à ses amis.

Ida nous reste, mais les ténors s'en vont.

La suave Juliette à l'intention de s'éclipser de Lyon pour un mois ou deux. Elle avait l'intention d'aller en Espagne, mais on lui a fait comprendre qu'il valait mieux aller en Suisse. Ce sont les bords du Léman qui posséderont la belle cet été.

Encore une scène de Maria la Boulotte. Lundi, cette fille, qui était, selon son habitude, dans un complet état d'ivresse, s'est rendue à la Moderne, accompagnée de sa chère amie Maria Courtaut. Retrouvant à un Monsieur qui lui avait refusé le prêt d'un louis, elle l'insulta grossièrement, et alla même jusqu'à lui jeter à la tête soucoupes, verres, etc., puis, voyant arriver le patron, elle se sauva sans même régler la casse. Est-ce que les chefs d'établissement ignorent qu'ils ont le droit d'interdire l'entrée à Maria la Boulotte?

Une biche qui nous revient. Albertine Platon est de retour de Clermont. Cette charmante princesse compte briller dans le demi-monde lyonnais.

Fanny Bombance se dispose à quitter notre ville pour aller habiter Paris. Son départ serait très prochain.

Dimanche soir, grand nombre d'épinglées chez Berthoux. Citons : Clémentine Sardine, Sabine Biscaye, Marie Matossi, Théo, Marie la Folle.

A propos, pourquoi Sabine, vendredi soir, y pleurerait-elle à chaudes larmes?

Antoinette Childebert vient de se faire installer à Charbonnières, par un brillant militaire. Elle va y résider tout l'été. Le Casino aura donc chaque soir sa visite.

Elisa Béliand n'a pas de chances. Sa propriétaire a mis sous séquestre sa petite chienne Lisette, elle la garde en paiement. Si Elisa ne paie pas sa dette, adieu la petite Lisette.

Allons Elisa, un bon mouvement, délivrez vite Lisette et la société protectrice des animaux vous récompensera.

Sabine Biscaye annonce à ses amies qu'elle va changer d'appartement. Est-ce le voisinage d'Elisa Béliand qui lui déplaît?

La grosse Marguerite Gonthier potine sur tout le monde. Nous la prions d'être plus modérée, car nous pourrions raconter diverses histoires sur son séjour à Genève.

Dimanche soir, à 11 heures, la vieille Théo allait souper chez Berthoux en compagnie de Sabine Biscaye. On ne s'est pas couché et à 5 heures du matin Sabine canotait sur le lac de la Tête d'Or.

La mignonnnette Jeanne Confort a été aperçue à la vogue de la Part-Dieu, elle était vêtue d'une robe claire qui lui allait très bien.

Nous l'avons vue achetant un cahier de chansons à un troubadour.

S

naturels du pays par ses toilettes resplendissantes.

Henriette Henri IV, la belle charmante biche lyonnaise, vient encore de quitter notre ville pour se rendre à Genève où elle passera la saison d'été. On la verra quelquefois à Gex et Devonnay où l'appellent ses amours.

Cloco, la sarabernardesque Cloco, sert actuellement des bœufs à Paris, au quartier Latin.

Madame qui nous disait vouloir aller cet été, aux bords de mer d'Ostende, n'en prend guère le chemin.

Elodie Valois n'a pas dit son dernier mot.

On sait que notre chère catapultrice avait quitté Lyon avec un des minimes amis de son nabab pour aller tenter fortune au Congo. Elle n'y a réchappé que... la fièvre et a dû revenir dans notre ville jurant, mais un peu tard, que cela lui servirait de leçon.

Dans une déche complète, elle supposait ici retrouver le cœur de son nabab favori, sur la naïveté duquel elle comptait; mais, ô fatalité, la place était prise par la plantureuse Elisa du Fer, l'ex-Hébé de l'Est.

Désespéré et rage d'Elodie, qui a notifié au nabab d'avoir à renvoyer Elisa à ses bœufs. Celui-ci ayant refusé, Elodie prépare une vengeance terrible.

Vraiment elle n'a pas de chance : un autre de ses amis, celui qui lui fournissait la clarté de Dio et qui avait la prétention d'empêcher les rédacteurs de la *Bavarde* d'aller boire des bœufs aux Jacobins, a été rappelé par sa famille, qui trouvait qu'Elodie coûtait trop cher. Pauvre Elodie ! En attendant, cette bonne Elisa du Fer tremble et le nabab en est réduit à se cacher.

Eugénie Sphinx a définitivement déserté les Jacobins. Il ne reste plus de l'ancien bataillon sacré, que Charlotte la Vadrouille. Quelle décadence ! dire que cet établissement possédait autrefois les plus jolies Hébé de notre ville. Aujourd'hui, c'est Fanny Bonbons qui fait les salons du Rocher de Cancale et Marguerite Gonthier l'habituee de chez Esther. Ah ! maître Martineau, vous nous aviez habité à plus de bon goût.

Il n'y a pas que Marguerite Méphisto qui ait abandonné la taverne de l'Est. Lucy Bernard a suivi dans sa retraite la reine des Hébé. Elle se retire dans la solitude, en proie aux plus violents chagrins d'amour.

Noémie la Brune va, dit-on, quitter nos régions brumeuses pour se rendre dans les montagnes du Bourbonnais. Elle se propose de passer la saison thermale à Vichy, pour y refaire sa santé et sa bourse qui, l'une et l'autre seraient légèrement atteintes.

Dieu vous garde dans vos pérégrinations, madame.

Joséphine Dragon était d'une gaité folle, dimanche dernier : nous l'avons aperçue faisant un voyage autour du monde dans les bateaux à vapeur de la vogue de la Part-Dieu ; elle ouvrait la bouche et montrait des dents capables de dévorer des monceaux de bank-notes.

Marie la Caladoise a quitté la brasserie Mestivier. La belle a, paraît-il, trouvé un protecteur sérieux qui satisfait à ses moindres caprices.

Nous l'avons rencontrée dimanche à la vogue de la Part-Dieu en brillante société.

Plusieurs uniformes galonnés se glissaient dans les eaux de la belle petite, Tant-Mieux, madame, si enfin vous possédez le nabab tant désiré.

Mercredi 30 mai, Catherine de Plarnard et Catherine la Grenobloise, accompagnant leurs amis les cuirassiers, à la caserne de la Part-Dieu.

Ces dames ont diné à la brasserie voisine, puis elles se sont ensuite dirigées vers la vogue des Brotteaux, où elles ont trouvé des pékins pour leur offrir maintes consommations. Catherine en a remporté un splendide plumet.

On a remarqué un de ces derniers jours, dans une brasserie de la Part-Dieu, Henriette Réveille-Matin et Félicie chinoise. Ces dames faisaient leurs correspondances... militaires. Félicie Chinoise est partie samedi dernier pour Saint-Vallier. Elle s'est embarquée à 6 heures sur le Gladiateur.

Anita la Brune de la Chinoise, tricotée du matin au soir, elle fait des chaussettes pour son ami et des bas pour l'enfant qu'elle espère avoir dans quelques années.

Nous avons encore rencontré jeudi rue de la République, Marthe la Blonde, en compagnie d'une vieille garde. La belle portait une robe pompadour. Vous savez-elle de chaperon madame ? En tout cas, nous vous engageons à quitter les trottoirs, car vous pourriez y trouver ce que vous n'y cherchez pas.

Catapulte dans le monde des Hébé. Le propriétaire de la brasserie de Suz, qui vient de s'adjoindre un Bar anglais, a remplacé les échantillons de servantes de son établissement par des garçons. En revanche, à la brasserie de l'Opéra, on a rétabli les filles. Tout n'est donc pas perdu.

Franchise lippée pour Marie Gratton, dimanche matin, à l'hôtel de la Ter-

asse, à Fontaines, où de joyeux canoiers s'étaient donnés rendez-vous.

En attendant l'heure du déjeuner et pendant que nos marins se livraient sur l'onde à leur plaisir favori, cette tendresse, et une amie, se rendaient à l'ombre des peupliers séculaires qui bordent la rive droite de la Saône. Elles paraissaient effarouchées de la présence de deux gentlemen qui marchaient à côté d'elles et il n'a fallu rien moins que le champagne, qui a coulé à flots, pour les ramener à la gaité.

Cloilde, une horizontale de vingtième marque, vient de quitter la brasserie Mestivier. Ce n'est pas une grande perte pour les clients. Elle pourra aller faire de plus fréquentes visites, côté des Carmélites.

Henriette la Béragère trouve moins fatigant d'absorber chique soir, dans les diverses brasseries qu'elle fréquente, des carafons de fine champagne, qui lui font oublier le numéro de sa maison, que de revêtir la sacoche et le tablier.

La déche s'étant fait sentir, elle a dû continuer ses promenades jusqu'à la Porte-Dieu, où elle est allée supplier la cavalerie de s'intéresser à son sort.

Rosalie la Galechère, de la brasserie de Genève, était samedi soir à l'Assommoir en compagnie de ceux qu'elle appelle ses Kroumirs. La belle demandait à tous d'ouvrir une souscription pour payer sa chambre du cours d'Herbouville.

Marie Chatelain continue à donner des soirées, dans ses appartements de la rue Cregui. Elle est toujours aimable pour ses visiteurs. Madame prépare de très belles toilettes pour les courses.

Une biche nous est arrivée de Paris; elle répond au nom de Jeanne; mais il paraît que le climat de notre ville ne lui est pas favorable, car elle est malade. Cela dépendant ne l'a pas empêchée d'assister à la représentation d'adieux du baryton Jourdan.

Marie-Louise Robert ne parle plus du somptueux festin qui devait suivre la prise de possession de son nouvel appartement. Il ne faudrait pas l'oublier, madame !

Berthe la Grêlée et Madeleine Alcazar assistaient samedi au concert d'amateurs du passage de l'Argue. Madeleine compte se faire inscrire comme artiste à la prochaine audition.

Il ne faut plus se gêner. Angèle Grain de Beauté, qui sert actuellement des bœufs à la brasserie de l'Opéra, ne se refuse rien. Ses jours de sortie, on voit un équipage stationner devant la brasserie. C'est celui de Mme Angèle. Il y a encore des nababs dans le quartier des Terreaux.

Henriette Desaix et Céline Montier, ne se quittent plus. Elles se sont vu une amitié indissoluble. Nous croyons plutôt qu'elles ont formé une association contre les ravages du Garenne-Club.

Lundi dernier, Marcelle Abelet et Jeanne Sevez, ont été vues à la Nuée Bleue. Jeanne portait un objet charmant et intime qu'elle venait de gagner à la vogue de la Part-Dieu. Un vase avec un œil au fond. Ce sont, dit-on, ses armes, armes parlantes.

Décidément, les boyards Lyonnais deviennent d'une avarice à rendre des points au père Crépén. Pensez donc : la petite Victorine Boudet, est obligée de ne plus quitter son costume Pompadour à 65 centimes le mètre. Mais cela est indigne ; et dire que Lyon est la ville de la soie !

Blanche Tête de Singe fait de nombreuses visites à la brasserie de la Part-Dieu. La belle adore son nabab et elle est heureuse de pouvoir le rencontrer ; c'est pourquoi elle va si fréquemment dans cet établissement.

Samedi, au casino de Charbonnières, beaucoup de catapultes : Francine Commanrand, Henriette Kaillau, Tonine François, Marie Roux, Eliza Baingand, Léontine Pyard, Caro, Pauline Boffet, Antoinette Soumy, Jeanne Confort, Marie Matorsi, Clémentine Grosjean, Fanny Bombance, Marie la Petite Poupée.

Nous apprenons que Joséphine la plantureuse a aussi représenté la bicherie lyonnaise aux courses de Paris. La belle reviendra prochainement à Lyon, mais non sans s'être arrêtée à Tours.

Mouvement d'Hébé

Lucy Bernard a quitté la taverne de l'Est. Antoinette la Poseuse est au Siècle. Maria Dumoulin à la taverne de la Lanterne. Marie la Caladoise a quitté la brasserie Mestivier.

Catherine la Stéphanoise est entrée à la brasserie Flamande, en remplacement de Maria Courtaux.

Mariette remplace Louise à la Moderne. Antonia la Stéphanoise a remplacé Marguerite Méphisto à l'Est.

Rosé du Trésor et la petite Angèle, sont entrées au Rocher de Cancale.

Hortense a remplacé la grosse Jenny à la Nuée.

Miss Mary devient la collègue de la

belle Rachel Mignon au Télégraphe, en remplacement de Justine.

On nous annonce au dernier moment qu'Amélie remplace aux Jacobins, Charlotte la Vadrouille.

Courses de Lyon

On nous communique la liste des engagements arrêtés à ce jour pour les courses suivantes :

Grand prix de la ville de Lyon, 26 engagements.

Grand prix du conseil général, 27 engagements.

Prix de la société des Courses, 21 engagements.

Prix du Grand-Camp, 21 engagements.

Prix du chemin de fer P.-L.-M., 9 engagements.

Prix du Rhône, 27 engagements.

Les engagements pour les autres courses ne seront connus que le 14 juin.

Tout fait prévoir une brillante réunion pour les 17 et 18 juin. — LUCIEN.

AVIS

AUX LECTEURS DE PROVINCE

Nous demandons des correspondants littéraires pour toutes les villes de province. A dater du prochain numéro, nous voulons publier des lettres de chaque ville.

Nous remettons aux correspondants qui le désireront, des cartes leur permettant d'obtenir leur entrée dans les théâtres, fêtes, concerts, etc.

Il ne devront s'occuper que des demi-mondaines, représentations théâtrales, café-concerts, fêtes, etc.

Nous recevons en outre toutes les lettres concernant le demi-monde.

Nous demandons également des vendeurs dans toutes les villes où il n'existe pas de dépôts. Nos conditions sont : 11 centimes, envoi franco, reprise des invendus.

A. DE LATOUR.

A TOUS NOS LECTEURS DES BRASSERIES

Nous demandons des collaborateurs ou collaborateurs pour toutes les brasseries de Paris.

Toutes les correspondances doivent être adressées avant le mardi soir à M. L. d'Asco, 8, cité Bergère, Paris.

PARIS-BRASSERIES

Brasserie La Mascotte, faubourg du Temple. — Aujourd'hui je ne vais bavarder que sur deux dames. Il est vrai que l'établissement n'en possède guère beaucoup plus, mais rassurez-vous gai lecteur Paul nous assure une rentrée superbe. Nous aurons aujourd'hui parmi les plus belles la Jolie Julia. Je n'ai malheureusement pas l'avantage de la connaître particulièrement, mais j'espère d'elle un charmant accueil et jeudi prochain, que ses indiscretions sur cette jolie femme.

Berthe, blonde cendrée, mais d'un caractère velouté et d'une teinte ravissante. C'est l'ancienne patronne du Lion d'Or et connaissant naturellement toutes les brasseries du quartier, elle fait un choix excellent en venant à la Mascotte, ce dont tout le monde la complimente; venue du pays des blondes et robustes femmes de Rubens, elle a tout le cachet de nos Parisiennes et porte superbement la toilette. Julia, bien mieux habillée maintenant, moins de plus, seulement en compensation de jolies taches. Fi que c'est laid mignon, gentille et gracieuse comme vous êtes. Type jufoutout-fait, mais mitigée par la douceur des yeux de la Parisienne. Bouche très fine et fort spirituelle, seulement manquant malheureusement de... Ne soyons pas méchant, je vous ai vu trop douce et trop bon cœur pour parler des petites imperfections que vous possédez. Son histoire est bien simple. Née à Orléans elle fut séduite par une monstache brune qui s'appelait Paris et désillusionnée de sa fausse étoile qu'elle possédait en ce moment elle offre le type parfait de l'Ariane... consolable ; chers amis, écoutez mon conseil et vous venez si René s'est trompé. — René.

Brasserie Turbot, rue Turbigo. — Pif, paf, vian ! total : gifles échangées, bien reçues entre Maria l'Alsacienne et Nina la Bordelaise.

C'était tout à fait champêtre. Or donc, voici l'histoire, ami lecteur et non moins charmante lectrice : Deux poules vivaient en paix, un gentil coq survint et voici la guerre allumée. Le coq sous la figure d'un jeune blondin, gentil garçon ma foi et étant devenu amoureux ex-æquo de ces deux belles. Marie reprit que à Nina sa capture et certaine question de délicatesse et d'humilité. Nina se rembrassa furieuse et se repaissant le petit caractère calme et doux qu'elle possédait à un si parfait degré ! offre gracieusement à Maria une superbe giffla. Mais c'est ici que se place l'incident à peu près comique de la chose. Le patron, voulant à tout prix éviter du scandale, essaya de séparer les deux ennemies. Au moment où la giffla fut donnée il se trouvait auprès et si près que la charmante patronne crut que son noble et tendre époux était reconquis. Vous pensez son émotion. Elle veut se parer à son tour et c'est une lutte, courtoise il est vrai, qui s'engage entre eux deux.

Pendant ce temps, la Maria ripostait et, saisissant à la main la boucle d'oreilles de Nina, lui fit par la même occasion une coupure légère à l'oreille gauche.

A la vue de son sang, celle-ci se trouble et se noie dans ses pleurs et Maria, bonne et courageuse petite femme, se réfugie à la cuisine d'arrière l'armoire à pain. Ce n'était pourtant pas le moment de faire des tout petits pains. Inutile d'ajouter que la giffla fut prise poliment de sortir et cette pauvre Nina stationnait encore une heure après sous la porte cochère d'à côté. Mais Maria toujours courroucée avait décampé avec son fol ami et son ennemie en fut quitte pour un fort rhume de cerveau.

Atchoum ! Que Dieu vous bénisse, madame. Quittons si vous le voulez bien les pif paf et revenons à sujet plus gracieux. Je n'ai pas encore parlé de Sarah la Blonde. Jeune blonde cendrée comme

son nom l'indique, gentil visage éclairé par de beaux yeux expressifs, peut-être trop expressifs. Des dents superbes et un sourire, mais un sourire... Il est vrai que les dents sont si belles, c'est donc forcé. La taille encore un peu épaisse mais avec quelques lacets serrés savamment vous arriverez à posséder une jolie forme. Employez donc un peu d'acide citrique pour vos mains mignonnes, elles sont peut-être un peu trop roses. — René.

Brasserie des Mandarines, 21, rue Tronchet. — Grande colère du patron, il n'aime pas voir figurer ses serveuses de bœufs sur la *Bavarde*; heureusement, savaient patron, que ces dames ne vous appartenent pas et que vous ne pouvez et ne pouvez jamais empêcher de dire que Léa est toujours on ne peut plus chic. Maria de plus en plus sérieuse, pas avec ses amants, Marguerite de plus en plus va-t-en-gauche, toujours très jolie. Jeanne très piquante et n'aimant que le naturel. Nadia, lise Juliette a arboré une robe noire avec gros pois bleus semés à profusion et une tournure qui lui va à merveille. — Mystère.

Brasserie sénonnaise, 73, boulevard Beaumarchais. — Hailte, M. Henry, vous n'êtes pas assez conciliant un jour de Grand Prix, ne pas accorder à toutes vos serveuses de bœufs la permission de la journée n'est pas gentil. Aussi vous voilà bien pris par le départ de Marthe, et nous, vadrouilleurs. Quand à Maria, espérons qu'à la Comète, elle n'augmentera pas ses dix, centimes, c'est raisonnable. Deux fois les nouvelles les remplacements de Nadia et Céline, des charmantes Hébé qui ne laissent rien à désirer. Marie est toujours très aimable mais un peu triste depuis le départ de son nabab, nous lui souhaitons bonne chance et un peu plus de gaité. Madame Blanche qui, depuis quelques jours m'intrigue en me demandant à cor et à cris de ne pas la signaler sur la *Bavarde*; impossible, chère dame, notre devise est : l'impartialité ! vous ne m'empêchez pas de dire que vous petit tablier noir, si riche trisèze vous va à merveille. Votre partenaire étant parti, espérons que vous jouerez un peu moins et vous n'en serez que plus aimable, surtout n'appellez pas vos clients tête à giffla ou tout au moins choisissez vos figures. Madame Léonie que je qualifiais de taquine a pris à cœur de ne pas faire mentir la *Bavarde*, elle continue avec plus d'animosité encore, soyez plus gentille, madame, ou notre indiscretion ira jusqu'à Cernay. — Raoul.

Bar Anglo-Américain, rue de la Chaussée d'Antin. — L'Espagne est représentée dans cet Eden européen par la belle et suave Modesta, femme dont le nom et l'origine ressemblent presque que d'un poète et d'un peintre à la fois, quels que soient les talents, pourraient nous en dire plus de dire que plus pur. Elisa représente la France, et elle est dignement représentée. Trop patriotiques et modestes à la fois, nous n'oserions la complimenter. L'Autriche est représentée par la blonde Catherine, jolie personne, en effet, devant causer très intelligemment l'autrichien, mais malheureusement pas le français. L'Angleterre est maintenue sous les auspices de Sarah, dont la chevelure débène pourrait mettre en doute sa nationalité; mais sa taille fine et svelte, quoique petite, nous rappelle encore la Grande-Bretagne. Fabiani ne représente que médiocrement le ciel pur de l'Italie, sa patrie; l'Italienne est ordinairement jolite et forte femme en son indolence. Fabiani, quoique charmante, est grêle, petite, et d'un pédant dont rien n'approche, si ce ne sont ses nombreux clients.

Brasserie des Marchés, rue Maubeuge. — Jeanne, adorable petite brune, jouissant, grâce à ses charmes, de la clientèle la plus nombreuse comme la mieux composée; ses compagnes envient son sort. Marie Louise est une belle et forte femme agréable à la fois, dont les yeux bleus et de beaux cheveux d'un brun cossage, dont on entend crier parfois les contours sous leur pression indolente. Marie, prêtresse de Gambin, est charmante lorsqu'elle est grise, ce péché ne saurait lui être compté plus de sept fois à la semaine; elle n'en est pas moins gracieuse, à condition de ne pas lui demander souvent des alouettes.

Brasserie de l'Etoile, rue Poissonnière. — Là, nous rencontrons deux nouvelles Hébé, toutes les deux charmantes, il ne leur manque que la taille. Blanchette arrive des Fleurs, cela se voit. Son corsage ressemble à un vrai parterre et des rubans roses ornent de toutes parts et ses cheveux et son tablier; mais nous lui conseillons toutefois de changer sa manière d'agir. Ici, ce n'est pas comme à Beauregard, on est sérieux, et quand on ne l'est pas l'avance, il faut le devenir; en somme et malgré tout, Blanchette est aimable. Marie, ex-modiste, a quitté dernièrement le quartier Latin et c'est à peine si j'ai pu m'expliquer son semblant de timidité. — Blanchette semble triste depuis quelques jours; les mauvaises langues font dire qu'elle a beaucoup prétendu qu'un de ses amants de cœur vient de lui poser un lapin; heureusement elle est au-dessus de cela. Josephine, toujours mignonne, attire vers elle un monde entier de clients. Antoinette paraît sortir d'un profond sommeil et s'ankylose en quelque sorte chaque jour davantage. Eugénie, aimable brune, gentille avec tous, paraît un peu trop fière, c'est le seul reproche à lui adresser. Juana redevient sérieuse, fait de la politique et du crochet, mais elle est quelquefois assez de mauvaise humeur et quel qu'elle s'y pique. Quant à Mélanie, elle était heureuse l'autre soir de distribuer à ses clients (je devrais dire ses amants, qu'elle compte par centaines) les roses arrachées à un bouquet qu'un de ses adorateurs assidus lui avait offert. Mais, Mélanie, ce sont de ces fleurs que l'on n'attache pas à sa boutonnière; on l'effeuille en sortant, on la foule aux pieds et l'on repète à l'envi : « Cette femme n'a pas de cœur ! » — Romuald.

Brasserie du Caprice, rue Saint-Denis. — La blonde Aline, Germaine aux cheveux dorés, toujours sérieuse, semble assez aimée de ses clients. — Hermance est moins sévère, mais non moins aimée, et la gentillesse ne fait plus qu'un avec elle. — Quant à Marthe, taotôt brune, taotôt blonde et taotôt grise, je m'y perds; avec cela, son petit caractère laisse parfois quelque peu à désirer, malgré ses desirs et prétentions, elle est loin d'être une femme charmante. — Romuald.

Brasserie du Camée-Léon, faubourg Saint-Denis. — Marie la Môme est toujours là et semble se complaire dans ce sanctuaire de la musique à l'escalier trop étroit. Toujours aussi vive, elle se donne à cœur joie de concert avec Berthe l'Éponge son inséparable amie, on ne compte plus de par cœur et par vadrouilles. La blonde Blanche, aux monstrueux appétits d'une prétention exagérée, change chaque jour ses numéros comme les conduc-

teurs de la Compagnie des Omnibus pour leurs correspondances. Gabrielle la Victorieuse a transporté par ici ses pénates, et Maria commence à se familiariser avec nous. — Romuald.

Brasserie des Papillons, rue Saint-Sauveur. — Clara perd de plus en plus malgré l'énorme chapeau chinois d'un rouge éclatant dont elle coiffe ce tête à toutefoie passable. Nous lui en demandons tout au moins la photographie. On attribue de changement à ses nombreuses promenades nocturnes et mystérieuses, puis aussi aux mauvais quarts d'heure qu'elle passe entre les mains de ses compagnes contre qui ne lui sont d'aucune utilité ces armes à feu si redoutées des amants. Clarisse apporte enfin quelques petites améliorations dans sa conduite, et nous a promis de devenir sérieuse. — Romuald.

Le Furet, rue de Vaugirard. — L'illustre demi-mondaine qu'il illustre Saepck, un illustrateur, est toujours de plus en plus précieuse. Je sais bien qu'elle peut arguer de la nécessité de se mettre au diapason de la maison, mais je sais aussi qu'à force d'être précieuse, on devient ridicule, et que Molière, un autre illustre — a pas mal déconsidéré le genre. — VILLEVERT.

Louis XIII, rue Monsieur-le-Prince. — De toutes les dames d'autrefois, Josephine seule est restée; elle aime autant l'établissement que les clients. Les compliments. Ce n'est pas peu dire ! Parmi les nouvelles venues, Louise a à citer en même temps qu'à féliciter. Elle se dévoue à l'avancement des sciences et, pour cela, encourage les aspirants au baccalauréat. Nous espérons que M. Ferry saura récompenser, comme il le mérite, un tel dévouement. Colson nous manque toujours. Il a de plus en plus l'art de délaissier le Louis XIII. Au lieu de calembours assez mauvais pour être drôles, nous en sommes réduits à entendre le caissier fixer ses sourires à un prix exorbitant. Je n'aime pas cette habitude qu'on a de surfaire; malgré une forte diminution, on a toujours peur d'être volé. — VILLEVERT.

Brasserie des Ecoles, rue Rotrou. — Quand Louise n'a pas de crise, c'est Clorinde qui, comme notre ancêtre Noé, s'oublie jusqu'à l'indécence. — VILLEVERT.

Brasserie des Amours, rue Champollion. — L'ouverture a eu lieu le samedi 2 juin. Nous n'en parlerons pas, parce que, malgré les avis engageants de la patronne, nous n'avons pu y assister. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'on sent bien, dans la décoration de l'établissement, une femme qui sait tout ce qu'on peut retirer d'une exploitation bien entendue ! Ce n'est que draperies qui mettent en sautoir rouge dans un clair-obscur très joli. — VILLEVERT.

Brasserie de la Gaité, rue de la Harpe. — Marie la Brune est revenue. Il fallait bien ça, grands Dieux ! Pourquoi toutes ces dames sont-elles si volumineuses ? On dit que Mme Ismérie, la patronne, a peur des contrastes, ce qu'elle ne risque pas en s'entourant de natures aussi plantureuses. — VILLEVERT.

Brasserie du Sénat, rue de Vaugirard. — Très peu de gaité depuis le départ du comte pour Monaco. Lucie a toujours des curiosités malsaines. Aimée prend un congé. Une petite indiscretion au sujet de cette dame : il faut vous dire, tout d'abord, qu'Aimée a de grands yeux, deux ombres de superbes cils noirs, qu'elle possède une bouche adorable, que son corsage ne promet rien qu'il ne tienne, et que le corsage de Méphisto lui sied à ravir. Aussi je vous laisse à penser si elle a des adorateurs ! Aimée, qui n'est pas farouche, reçoit leurs hommages de fort bonne grâce, et, de temps en temps, jette un nouveau dévolu. Elle n'impose qu'une condition à l'heureux vainqueur, mais c'est une condition si vague, qu'il ne devra pas être exclusif. Tous avaient accepté et s'étaient montrés fidèles observateurs de la parole donnée, lorsqu'un des favoris jugea que les étreintes masculines devaient rester seuls à profiter de ses avantages accordés par la religion des Mormons. L'autre jour, malgré des sommations faites en règle, il voulut user des droits de premier occupant. Aimée, sans doute pour ne pas créer de précédent fâcheux, ne voulut rien entendre, et, après une argumentation serrée, se décida aux menaces. Il dut abandonner la place à une jeune brune indue et si la belle en était encore à compter, elle pourrait augmenter le chiffre des unités. Qu'on nous parle, après cela, de l'émancipation de la femme ! — VILLEVERT.

Brasserie des Diamants, rue Blondel. — Louise a arboré un superbe corsage en peluche rouge qui lui va délicieusement ; quoique pour le service de la brasserie le costume noir lui sied mieux. Elle devrait changer la plume rose de son chapeau qui ne va plus avec le rouge du corsage.

Rosa qui travaillait à l'Etoile française est venue remplacer la Blonde Louise. Elle affiche toujours énormément ses manières par trop prétentieuses. Est grande amie de Louise la Brune à qui nous dirons en passant de se méfier que ses clients ne changent bientôt de tables. — La charmante Irma était devenue légèrement insolente, aussi Mme Bellais, patronne des plus sérieuses que je connaisse, a-elle été obligée de lui faire rendre sa caisse dimanche soir.

Eugénie la Brune qui a changé ses affections et s'est un peu éloignée, après son départ, repris sa gaité, car il est revenu. Eugénie Lapin est allée retrouver son amie Louise la Blonde à la brasserie de l'Indépendance. — Blanche une brune la remplace. — Elle portait ces jours-ci un magnifique costume bleu. — A. LOUEFFIN.

Brasserie de la Nouvelle-Pomme. — Ma payse est une délicieuse petite brune ! Sa jambe est ronde, sa taille fine ; et Cendrillon n'aurait pu chausser sa par-toutte de satin. Enfant elle a joué sur la grève avec les galets; femme, elle amuse les hommes dans un sous-sol. Fille de marin, bretonne pur sang, elle n'a pas oublié le rude dialecte. A dix-huit ans, elle portait une grande coiffe de tulle et vendait ses cheveux; aujourd'hui, elle a supprimé les bonnets; en revanche, elle achète des nattes. Affaire de goût, n'est-ce pas, Louise ? Car elle a non moins, elle sert des bœufs à la Nouvelle-Pomme. Qui, certes, lui mériterait un meilleur sort, ma Louise adorée ! Mais console-toi et espère. J'ai oui dire l'autre soir aux Halles, qu'Edouard devait acheter deux poneys et une charrette anglaise. Pour moi qui vais voir si les flots de l'Océan sont toujours aussi purs, si la brise marine souffle toujours à Penhob, je prie la *Bavarde* de te porter mes adieux. — JABAN.

Brasserie-taverne Voltaire, boulevard Voltaire. — Quelquefois à tonne contre moi, parce que je l'appelle garde-

Il a bien tort, parce qu'il pourrait nous faire croire qu'il n'existe pas à la Grande Taverne Voltaire. Ah ben, voyons ! Et Titine, n'est-elle pas digne de figurer sur le cheval de Jeanne d'Arc ? Elle a-t-elle pas droit au surnom de puritaine de la Villette ? Ah ben, voyons ! Et son associé Marie Champon, l'amie de Rondeau, à part les on-dit, n'est-elle pas aussi pure que le signataire de cet article ? Et Marie, sauf son mari et ses meubles neufs, ne pourrait-elle pas prétendre à la couronne de Nanterre ? Ah ben, voyons ! Et Marcelle, n'oserait-on attaquer sa vertu, sa pudeur, qu'elle conserve si précieusement jusqu'à la fermeture de l'établissement ? Et Angelina, et Rachel, et moi-même ! Ah shoking ! mossieu Coque, vous devriez revendiquer hautement le titre que j'ai bien voulu vous accorder, cela devrait vous honorer. Croyez bien que vous ne paraissez pas, pour ces motifs, un émule d'Abelard, comme vous voulez bien le dire.

Allons, laissez-vous décerner ce nom qui vous va si bien ; et vous, chers vadrouilleurs, venez voir le garde-vertu de la Grande Taverne Voltaire ; payez-lui un bœuf brune, je suis persuadé qu'il ne vous refusera pas. — Un Archi-Vadrouilleux.

Brasserie des Diamants, rue Blondel. — Louise est toujours la plus spirituelle. Elle a fait l'acquisition d'un magnifique chapeau à plumes roses qui lui sied à ravir et qu'elle faisait admirer à son dernier à ses nombreux clients qui ne lui en faisaient que des compliments. — Ces dames sont enchantées de la *Bavarde* d'occupe d'elles, aussi Eugénie n'y est-elle réveillée et fait-elle entendre les échos de la brasserie de sa bruyante gaité. — Eugénie n° 2, est bien soucieuse par moment. Cette charmante enfant serait-elle malade ? — Irma est toujours très sérieuse. — Toutes ces dames caressent beaucoup le jeune chat de la maison auquel elles font passer, par moment, de tristes regards d'heure. — Louise, la Blonde, a quitté la brasserie pour aller, nous dit-on, à la brasserie Suisse.

Brasserie de l'Etoile, rue Poissonnière. — M. Etienne a fait donner un léger rafraîchissement aux peintures murales qui en avaient un grand besoin. — Valentine a requis la brasserie, le maître de servente ne lui convenant plus. — Josephine, Mélanie et Blanche tourmentent les cartes dans d'interminables parties de rams. — Pendant que la suave Juana, subjuguée par la garance, reste pensive à ses tables.

Café Ferdinand. — Le café Ferdinand, avenue Wagram, est le rendez-vous des jolies demi-mondaines du quartier de l'Etoile. C'est là que nos bichettes viennent déjeuner, dîner, souper à la sortie du bal Dourlan ; c'est là qu'elles viennent engager de sérieuses parties de cartes et chercher fortune ; en un mot c'est là le centre de leurs agitations. — Maria a voulu tenter de l'as de pique, mais ce n'était pas dans ses goûts, ni dans ceux du jeune homme à la figure intéressante, fils d'un riche entrepreneur qu'elle appelle son amant. — Jeanne, élevée au pays de la Pucelle n'a rien de commun avec Jeanne d'Arc si ce n'est ses idées belliqueuses. Mais au beau Dunois elle préfère encore son petit chien dont elle vient de refuser 500 francs. Il est à croire qu'elle aurait cédé ses amours à des prix plus modérés. — Clémence a dû s'essayer à des traits bien ordinaires, mais elle n'a rien gardé de cette beauté particulière aux Andalouses et n'a rapporté du sol de l'Espagne qu'un pic énorme qui ne le céderait pas à celui de Barlille ou de Belate. — Eugénie, un atome vadrouillant nous ennuie chaque soir par une conversation dégoûtante et prodigieuse à tous une série d'insultes de plus en plus grossières. La Russe ne paraît que le soir, assez tard ; c'est fâcheux ! Mise avec goût et d'un franc parler agréable elle trône dignement sur ces essaims de valseuses. — Maria la Grosse a des traits bien ordinaires, mais ne disent absolument rien. — Marie la Brune un modèle des habituées ; prend son café, son bœuf, et s'en va au bal Dourlan. — Romuald de l'Eclair.

Brasserie d'Angoulême, rue d'Angoulême. — Grande animation depuis quelques jours par l'arrivée d'une nouvelle recrue, Angelina, laquelle non-seulement captive les jeunes clients, mais s'attire aussi la haine de ses compagnes. Il y a eu bataille entre elle et Berthe, Georgette s'en est mêlée en tombant à bras raccourcis sur Angelina ; deux contre une la partie n'était pas égale ; somme toute, même pas de blessées.

Le motif, on dit qu'il y a eu enlèvement. Citons Julia qui, au concert de l'Epoque, le motif de ce changement est causé par l'arrivée d'un Nancéen, beau jeune homme brun, celui qui met en hostilité la Jeanne Dupuyet de Voltaire avec la sœur de celle-ci, celui

